Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 28

Artikel: Les promotions à Lausanne
Autor: Monnet, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179903

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sixième année. N° 28. Samedi 11 Juillet 1868.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les promotions à Lausanne.

Dès le commencement de la semaine, toute une partie de la population lausannoise, parents et enfants, a été préoccupée des promotions. L'école supérieure industrielle des filles a débuté lundi; mardi c'était le tour de l'école moyenne; mercredi celui du collége cantonal; enfin, jeudi, la fête du bois a réuni et mis en liesse tous ces écoliers avides de vacances, de soleil, d'air et de liberté.

Nous n'avons pu assister qu'aux promotions de l'école moyenne, dans le temple de St-Laurent. Au centre, le groupe des élèves, en costume de l'école, attirait tous les regards; on aimait à contempler cette jeunesse pleine de santé, de joie et d'espoir en l'avenir. Sur les côtés, les parents attentifs et émus, formant comme un cordon d'amour, de vigilance et de tendre protection autour de ceux auxquels ils vouent leur plus vif attachement. A l'entrée, sous la chaire, les autorités municipales, puis les maîtres de l'école moyenne, émus aussi, et venant recueillir là, dans les succès de ceux qui leur ont été confiés, la récompense de leur zèle et de leur dévouement, mélangée cependant du chagrin qu'éprouve toujours, en pareille circonstance, un maître sensible et consciencieux, alors qu'une partie de ses élèves ne peut pas partager les succès et la joie des autres.

Après une excellente prière de M. le pasteur Leuthold, à l'ouverture de la cérémonie, et un chant exécuté par les élèves, M. le directeur Borgeaud prit la parole. Dans un discours révélant une étude approfondie de tous les éléments qui doivent concourir à la prospérité de l'école moyenne et le plus entier dévouement à sa tâche, pourtant si difficile, il a rappelé l'importance de chacune des branches enseignées dans cet établissement et leur utilité à la fois pratique et morale dans la carrière de ceux qui savent les mettre à profit.

Il a terminé par un rapport administratif sur l'année scolaire qui vient de s'écouler, puis il a ensuite proclamé le résultat des examens.

Les élèves ayant achevé leurs études reçurent leur diplôme et prirent congé de leurs maîtres par une affectueuse poignée de main; moment toujours très touchant et plein d'enseignements.

Un beau morceau de chant a terminé cette simple et intéressante cérémonie dont l'ensemble a laissé une impression excellente, inspirant une entière confiance dans la marche de l'école moyenne et les précieuses ressources qu'elle offre aux jeunes gens qui la fréquentent.

Les promotions du collége cantonal, auxquelles nous n'avons pas pu assister, ont aussi présenté un très grand intérêt.

Voici quelques détails assez curieux sur la manière dont on fêtait les promotions sous le régime bernois :

« Le soleil éclairait à peine de ses premiers rayons les beaux tilleuls de la cour du collége que l'on voyait arriver les écoliers parés de leurs habits de fête. Les maîtres les recevaient; ils les disposaient dans l'ordre et les conduisaient silencieusement dans notre belle cathédrale, pour recevoir de la bouche d'un vénérable pasteur quelques conseils affectueux qui respiraient la simplicité et la prudence de l'Evangile. C'était pour cette vive et joyeuse jeunesse le sérieux de la fête. Au sortir du temple, chacun retournait chez soi; on déjeûnait, on rajustait un habit dérangé et l'on se parait d'un énorme bouquet bien appliqué sur le cœur. Ainsi décoré, le jeune écolier revenait au collége avec un empressement plus vif. L'heure de la fête allait sonner; les maîtres attendaient déjà; on formait de nouveau le cortége et l'on se rendait dans le chœur de la cathédrale. Bientôt après arrivaient le seigneur bailli, l'Académie et le noble conseil de la ville; un nombreux orchestre saluait leur entrée par une bruyante symphonie. Le public, c'est-à-dire les pères et les mères, se plaçait comme il pouvait dans cette enceinte trop étroite. Le recteur montait dans la chaire de Viret et de Farel, et prononçait un discours de circonstance.

Dans les premiers temps, ces discours se faisaient en latin; depuis 1706, la langue française eut les honneurs de la cérémonie. Le recteur terminait sa harangue en adressant des compliments au bailli, au noble conseil, aux étrangers *illustres*, aux instituteurs et aux élèves. Au recteur succédait un plus jeune orateur. Un écolier récitait un discours en prose ou en vers. C'était une coutume ancienne qui remontait à 1640. Ces harangues juvéniles ont beaucoup varié : tantôt c'était un morceau d'un grand écrivain, tantôt un petit discours de circonstance composé par le premier régent du collége.

« A l'époque de l'émigration française, un avocat célèbre donna au jeune orateur quelques pages spirituelles sur le goût. Dans les temps rapprochés de nous, l'un de nos poètes vaudois a embelli nos pro-

motions par de charmantes poésies, et chanté en vers gracieux nos affections, nos souvenirs et nos sites pittoresques. L'orchestre avait aussi ses droits, et des hymnes religieux ou patriotiques se faisaient entendre. Enfin on distribuait les prix. En 1712, LL. EE. avaient ordonné aux baillis de les remettre de leurs mains; nous ignorons si cette injonction fut observée; mais dans les derniers temps c'était le recteur, assisté du bachelier ou premier régent du collége, qui faisait cette distribution. Le bailli contemplait. Les petits écoliers, en allant recevoir leurs prix, saluaient profondément Monseigneur. Les prix consistaient en livres, en très petit nombre, et en médailles d'argent. Celles-ci présentaient d'un côté l'inévitable effigie de l'ours, *Respublica Bernensis;* on voyait sur l'autre côté un heureux symbole: un jardinier qui ente un arbre, et l'inscription: *Cultura mitescit.* Enfin l'orchestre faisait entendre une symphonie d'adieu.

» Les écoliers n'étaient pas seuls à recevoir des prix. Le bailli, les membres de l'Académie, le bachelier et le secrétaire recevaient chacun une médaille de la valeur de L. 4. Les régents du collége recevaient une médaille de L. 2. De plus, le receveur du Château livrait aux membres de l'Académie une finance de 10 batz (fr. 1,45) pour *dîner.* Cette modique finance ne suffisait pas à payer le repas; il y avait grand *gala.* L'Académie donnait un dîner; le bailli y assistait la première année de son séjour au bailliage; le Conseil de la ville était invité, il acceptait et rendait la politesse l'année suivante.

» Les professeurs avaient donc un repas, après la cérémonie; les écoliers retournaient dans leurs familles ou dans leurs pensions; le lendemain ils avaient un tirage d'arc assez maussade dans la cour du Collége. Telles ont été les promotions du Collége pendant plus de deux siècles. On le voit, cette fête était peu joyeuse : la vie, la gaîté de l'enfance ne l'animait guère. »

Que les temps sont changés! Il suffit pour s'en convaincre d'avoir assisté pendant quelques instants à la fête des promotions, au bois de Sauvabelin, et d'avoir vu l'entrain, la folle joie animant cette jeunesse : le tir à l'arc et le roi porté en triomphe sur les épaules de ses camarades; le banquet et ses jeunes orateurs; le bal où tourbillonnent toutes ces têtes blondes, toutes ces fraîches toilettes d'enfants sont autant de scènes d'un coup d'œil ravissant et qui font de cette fête une exception à toutes les autres.

On a constaté que depuis vingt ans la fête des promotions avait toujours été favorisée par le beau temps. L. M.

Les promotions à Genève.

De toutes nos fêtes annuelles, la plus populaire est celle des promotions. Toutes les classes de la Société genevoise ont ce jour-là un même intérêt, une même pensée : l'espoir que leurs enfants seront récompensés de leur application ou punis de leur négligence, de leur paresse ou de leur légèreté par le regret de n'obtenir aucune couronne.

Autrefois la distribution des prix se faisait dans le temple de St-Pierre, et dès onze heures du matin les abords de la cathédrale offraient le coup d'œil le plus animé. Chacun choisissait une place, d'où l'on pût bien voir défiler le cortége précédé d'une musique militaire et des magistrats de la république.

La fête était plus solennelle, sous ces voûtes imposantes qui ont vu passer tant de générations, dont les idées, souvent contraires, ont produit les grands chocs gravés par le burin de l'histoire.

Ce lien semblait évoquer les ombres de tous les hommes distingués qui se sont assis sur les bancs du collége de Genève, de tous ceux qui ont honoré leur patrie par leurs talents et leurs vertus. C'était alors vers les souvenirs que remontait involontairement la pensée; le cadre de l'action faisait oublier le présent. Au Palais-Electoral, au contraire, si la distribution des prix a perdu cette gravité que l'architecture religieuse ordonne et communique, la famille et la patrie sont là, vivantes, et comme penchées vers cette jeunesse qui est leur espérance et leur gloire future. Ici, rien qui rappelle d'illustres morts; les collégiens y sont véritablement les héros de la fête.

Autour de la salle sont rangés les parents; le centre est occupé par le collége classique et le collége industriel.

Que de cœurs émus! ceux des mères surtout, si enclins à se faire des illusions sur les aptitudes et le caractère de leurs enfants. Les pères sont peut-être moins aveugles, parce qu'en général ils sont moins tendres; mais que de douces erreurs ils caressent encore! Combien sont plus prêts à blâmer les professeurs qu'à reconnaître l'incapacité de leurs fils, leur inapplication, leur manque de zèle!

Après un rapport lu par le conseiller d'Etat chargé du département de l'instruction publique, la distribution des prix commence.

Quelques élèves studieux et bien doués sont rappelés plusieurs fois à la grande satisfaction de l'auditoire qui aime à saluer le talent à son aurore, et voit déjà un homme distingué dans le collégien qu'il acclame. L'expérience nous enseigne cependant que, remporter beaucoup de prix n'est pas toujours un gage d'avenir; l'extrême facilité est rarement le privilége du génie; les individualités qui marquent dans l'histoire d'un peuple sont quelquefois méconnues au collége; à l'école de Brienne, le professeur d'allemand n'a-t-il pas prédit que Napoléon ne parviendrait à rien?

Toutefois, ceci ne doit point encourager les mauvais écoliers à persister dans leur paresse ou leur insubordination; pour un homme de génie que les professeurs ne devinent pas, (confondu qu'il peut être avec les inintelligents, les fainéants et les mutins), que de prévisions heureuses ou funestes ils voient se justifier quand les élèves, qu'ils ont suivis avec tant de sollicitude, se trouvent aux prises avec les difficultés de la vie, les séductions du monde et leurs propres passions!

En voyant tant d'écoliers réunis dans une même enceinte, celui qui a quelque peu expérimenté la vie, celui qui ne croit plus à toutes ses promesses,